EVEL
ONE

Cahiers
du Cercle Ernest-Renan
POUR LIBRES RECHERCHES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME
Paraissant tous les trois mois

FATIMA 1917-1954

COMMENT SE CRÉE UN LIEU SAINT

par Prosper ALFARIC

Professeur honoraire d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Président du Cercle Ernest-Renan

CERCLE ERNEST-RENAN
3, rue Récamier - PARIS VII^e^
C. C. P. Paris 10.606-47

Abonnement de base : depuis 500 F. (Etranger 650) ; de soutien : depuis 1.000 F.

N° 4 - Quatrième trimestre 1954 Le N° isolé : 120 F.

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

FATIMA 1917-1954

AVANT-PROPOS

Fatima est une localité minuscule du Portugal que personne hors de ses voisins ne connaissait jadis et dont on parle maintenant avec vénération dans tout le monde catholique.

Un peu partout les pieux fidèles s'extasient sur les apparitions de la Vierge Marie qui s'y seraient produites de mai à octobre 1917, sur les prophéties qui les auraient accompagnées et dont une, particulièrement célèbre, aurait annoncé la conversion de la Russie, sur les miracles divers qui seraient venus authentiquer le tout.

Au cours de cette année 1954, le 13 mai, jour anniversaire de la première vision, le nonce apostolique au Portugal, Mgr Fernando Cento, célébrant la messe pnotificale dans ce lieu sacro-saint, le mettait sur le même plan que Bethléem et Jérusalem, Rome et Lourdes. Il clamait dans un élan d'enthousiasme « Fatima, évènement unique au monde et dans l'histoire... Fatima, lieu sacré, source inépuisable de grâces qui se propagent dans toute l'Eglise, dans l'univers entier, comme l'a dit le Pontife régnant ».

Le dit Pontife régnant, Pie XII a rappelé, plus récemment encore, dans son encyclique du 11 octobre 1954, le message radiophonique adressé par lui en 1946, au peuple portugais à l'occasion du couronnement de la statue miraculeuse de Fatima. Dans le même document, il a ordonné de renouveler annuellement, au 31 mai, la « consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie » qui fut effectuée par lui en 1942, sous l'inspiration de la grande prophétie de Fatima qui venait de lui être communiquée. C'est encore sous l'effet de cette même prophétie qu'il a lancé en juillet 1952 une lettre ouverte « aux peuples russes » pour les inviter à se convertir.

Pour lui et pour le clergé comme pour la masse des fidèles, surtout dans notre Occident chrétien, la mère du Christ, la Vierge de Nazareth, s'est progressivement muée en Notre-Dame de Fatima.

Comment cela s'est-il fait ? J'ai eu l'occasion de le conter, il y a trois ans, dans une Conférence à l'Union Rationaliste; qui a paru en janvier 1952 dans un Cahier Rationaliste. Comme cette brochure est depuis longtemps épuisée, j'ai pensé qu'il

serait particulièrement opportun de la rééditer en cette Année Mariale, à laquelle notre Cercle Ernest Renan *fournira ainsi une nouvelle et utile contribution.*

VUE GÉNÉRALE

Dans cette histoire, déjà longue d'un tiers de siècle, qui ne semble avoir rien de bien mystérieux et qui m'apparaît singulièrement instructive, je distingue trois étapes différentes et complémentaires, une de caractère limité, purement local, une autre plus large, de tendance nationale, une autre enfin, d'esprit international, disons catholique au plein sens du mot. Dans la première, la scène est occupée par trois humbles voyants, sur qui se concentre l'attention d'un public à la foi naïve brusquement surexcitée. Dans la seconde, le rôle essentiel est joué par le clergé, plus précisément par l'évêque du lieu, dont l'activité créatrice ne cesse de s'étendre et rejoint celle du nouveau Gouvernement. La troisième et dernière se déroule sous le signe et avec les bénédictions du Pape actuellement régnant, de Sa Sainteté Pie XII. Les trois actes de ce drame mystique sont intimement liés.

Pour les décrire et pour les expliquer, j'utilise deux œuvres principales, que je désigne par les initiales V.M. et B.F. et qui seront présentées plus loin (p. 20 et 30-31), à leurs dates respectives.

La première, parue en 1922 et 1928, à Lisbonne, en portugais, et en 1931, à Bordeaux, en traduction française, est intitulée : « Les grandes merveilles de Fatima ». Elle porte la noble signature du « Vicomte de Montelo », qui n'est qu'un pseudonyme du chanoine Formigão, directeur officiel des services de presse du lieu saint. Elle est garantie par l' « imprimatur » de Mgr José da Silva, l' « Ordinaire » de l'endroit.

L'autre ouvrage, paru en 1942, s'intitule : « Fatima, merveille inouïe ». Il a pour auteur un autre chanoine, celui-là de Toulouse, du nom de Barthas, qui adapte, en l'occurence, un écrit italien du jésuite portugais L.-G. da Fonseca. En tête se lit une lettre du Cardinal Maglione, Secrétaire d'Etat du Saint Père remerciant et félicitant le pieux narrateur au nom de Pie XII, qui lui envoie sa bénédiction apostolique. Une 2e édition, parue en 1943, complète la première grâce à la communication de nouveaux renseignements fournis par l'évêque José da Silva.

Une interprétation judicieuse de ces documents que les dévôts de Fatima ne peuvent récuser nous permettra de nous faire une idée rationnelle des faits les plus « merveilleux » qui s'y trouvent rapportés.

I - LES TROIS VOYANTS

Pour bien comprendre les péripéties du premier acte, il faut se représenter d'abord le cadre où se situent les visions, l'époque où elles ont eu lieu, l'état d'âme des visionnaires. Les faits merveilleux dont il s'agit s'expliqueront alors très naturellement.

1. Le théâtre des visions

Le bourg de Fatima est situé sur un plateau calcaire, à une centaine de kilomètres au nord de Lisbonne. Il est formé par un petit groupe de maisons avoisinant une église où viennent faire leurs dévotions les habitants d'une quarantaine de villages voisins. La paroisse comptait en 1917 environ 2.500 âmes. Elle avait pris le nom du hameau central.

Ce vocable est incontestablement arabe, Fatima est le nom d'une fille de Mahomet, plus connue sous la forme abrégée de Fatma. Une tradition locale fait le raccord entre les deux appellations. A l'en croire, au temps où le Portugal était occupé en grande partie par l'Islam, une troupe de jeunes cavaliers et cavalières arabes caracolait à travers le pays en partie de plaisir. Un groupe de damoiseaux résistants et bien entraînés fonça soudain sur eux, trucida les hommes, fit captives les femmes. La plus belle de ces dernières devint la possession du plus brave, qui lui fit donner une instruction chrétienne, l'épousa et, lui ayant survécu, lui consacra, dans ces lieux où s'était faite leur première rencontre, une tombe devenue introuvable, dans laquelle lui-même fut plus tard enseveli (B.F. 20).

Beaucoup mieux attesté, plus nettement localisé, plus populaire aussi et plus vivant était le souvenir de la grande victoire remportée, le 14 avril 1385, par le roi de Portugal Jean 1er sur son beau-frère, du même nom, roi de Castille. En souvenir de cet évènement mémorable, d'où résulta l'indépendance de la nationalité portugaise, une église avait été bâtie sur le lieu même du combat, Aljubarrota, communément appelé depuis lors « La Bataille ». Elle était dédiée à Notre-Dame du Rosaire pour qui le chef de l'armée victorieuse avait une grande dévotion et à qui fut attribué le succès de la sanglante boucherie où périrent, dit-on, dix mille Castillans. Un Monastère avait été adjoint à la Basilique. Il fut tenu par les Dominicains. Grâce à leur active propagande, la dévotion à Notre-Dame du Rosaire se propagea très vite dans toute la région. Elle y devint très populaire.

Elle restait particulièrement vivante à Fatima. Les gens du petit bourg et des hameaux voisins ne songeaient guère à l'aventure galante qu'évoquait la légende des cavaliers en ballade. Ils rêvaient encore moins aux exploits guerriers de Jean 1er et

de ses troupes. Mais ils avaient le culte de la Vierge qui passait pour avoir assuré l'indépendance du pays. Leur religion se concentrait dans la récitation du chapelet.

Cette simplicité de vues et de pratiques tenait à la médiocrité de la culture intellectuelle. Y avait-il une école à Fatima ? En tout cas, les trois enfants dont il va être parlé ne l'ont point fréquentée. Pour eux, et sans doute pour la plus grande partie des indigènes, le seul enseignement qu'ils pouvaient avoir était celui qu'ils tenaient du curé. Il se réduisait à quelques bribes de catéchisme et à quelques formules de liturgie.

Aucun supplément d'instruction ne venait du dehors. Les communications étaient, en effet, très difficiles. Les villages n'étaient reliés au centre que par des chemins étroits et rocailleux. Le bourg lui-même ne communiquait que par de mauvaises routes avec les villes de la région, d'un côté Leiria, siège de l'ancien évêché, supprimé en 1881 par Léon XIII, à l'opposé, « Batalha » tout proche, un peu plus loin Ourem, jouant le rôle de sous-préfecture, Santarem, chef-lieu de département, Lisbonne enfin, la capitale, résidence du « Patriarche », de qui dépendait la paroisse.

Les gens vivaient d'autant plus repliés sur eux-mêmes qu'ils ne pouvaient se payer le luxe de longs voyages. Leurs ressources étaient minimes. Le terrain sur lequel ils vivaient, calcaire et très pierreux, ne leur donnait que de maigres récoltes. Leur première et principale source de revenus consistait dans l'élevage de modestes troupeaux de moutons, broutant à grand peine, dans des pacages trop arides, une herbe rare et minuscule.

Vivant petitement et laborieusement, à la merci d'une mauvaise saison, d'un accident fortuit, d'une maladie grave, ils sentaient vivement la fragilité de leur sort, le besoin d'une garantie secourable. Ne la trouvant pas autour d'eux dans le régime social, très dur aux pauvres gens, ils la cherchaient dans l'assistance divine que la religion leur faisait espérer.

C'est en de tels milieux, frustes et ignorants, attachés à leur foi dans la mesure même du défaut de savoir, poussant la croyance jusqu'à la crédulité la plus naïve, que s'accomplissent les miracles dont la religion se réclame. Devant cette constatation souvent renouvelée, Renan a formulé une remarque générale qui se présente d'elle-même au seuil de cette étude :

« Ce qui fait, dit-il, le surnaturel, c'est la foi... Les miracles ne se passent pas dans les milieux où il faudrait. Quand on a un moyen si simple de se prouver, pourquoi ne pas s'en servir au grand jour ? Un miracle à Paris, devant des savants compétents, mettrait fin à tant de doutes ! Mais, hélas ! voilà ce qui n'arrive jamais. Aucun miracle ne s'est produit devant ceux qui auraient pu le discuter et le critiquer... » (*Les Apôtres*, p. XLIII).

En tout cas, ajouterai-je pour ma part, ce ne sont pas les scènes prétendues miraculeuses de « Fatima » qui font exception à cette règle.

2. L'époque des visions

L'époque à laquelle ces évènements nous reportent suggère des réflexions du même genre.

Le Portugal était alors ébranlé, depuis quelques années, dans ses assises sociales et politiques. Une sorte de fièvre révolutionnaire avait gagné tout le pays. En 1908, le roi Carlos Ier était assassiné, en même temps que son fils aîné, le prince héritier Philippe. Son autre fils Manuel II, alors âgé de 22 ans, lui avait succédé. Mais peu après, en 1910, il dut renoncer à la lutte et n'évita la mort que par la fuite. Trois jours après, le 8 octobre, la République était proclamée. Ses premiers dirigeants se tournèrent avec vigueur contre le clergé, traditionnellement associé à la monarchie et farouchement opposé à tout programme démocratique. Six mois plus tard, le 20 avril 1911, la Séparation de l'Eglise et de l'Etat était votée, les biens ecclésiastiques devenaient la propriété de la nation, les évêques protestataires se voyaient bannis de leur diocèse. Les rapports avec le Vatican étaient rompus. Une politique si radicale, réclamée et acclamée par tous les esprits éclairés qui avaient le sens de la justice et du progrès, ne pouvait manquer de provoquer une émotion profonde, une sorte de déchirement, dans la masse des croyants, qui n'en percevaient pas les raisons sociales et qui voyaient là une œuvre diabolique. Des prédicateurs passionnés et retors exploitaient cette inquiétude et s'ingéniaient à l'accroître en présentant le nouveau régime comme le règne de l'Antéchrist.

Une nouvelle source de malaise avait surgi en 1914 avec la guerre. Le Portugal n'y était pas directement intéressé. Mais il avait des rapports d'intérêts tellement étroits avec certains belligérants qu'il risquait fort d'être entraîné dans la bagarre. C'est ce qui arriva. En mars 1916, sous la pression de l'Angleterre et des Etats-Unis, il dut entrer dans l'horrible danse. Le pays vivait depuis lors en un état de transe continue.

Ces époques de troubles, soit nationaux, soit internationaux sont particulièrement favorables aux visions et aux révélations. Sous la pression des dangers quotidiens, il arrive souvent aux âmes simples de voir ce qu'elles souhaitent et ce qu'elles redoutent, d'entendre des voix qui justifient leurs craintes ou leurs espoirs. C'est au début de la guerre des Macchabées, quand le Judaïsme engageait une lutte désespérée contre l'hellénisme syrien, que l'auteur pseudonyme du livre de « Daniel » vit un « fils d'homme », archétype céleste du peuple élu, venir sur les nuées, tout resplendissant de lumière, pour dompter les peu-

ples vaincus. C'est aussi à la suite de l'effondrement du Temple et de la Ville Sainte, en l'an 70 de notre ère, que le voyant de Patmos eut la vision de la Rome païenne, triomphante mais abhorrée, s'effondrant à son tour par un juste châtiment, tandis qu'une Jérusalem nouvelle, bâtie en pierres précieuses, descendait du ciel pour dominer sur terre. Les dernières guerres ont donné lieu à des révélations du même ordre, qui, sans obtenir la même autorité canonique, ont eu pourtant une grosse emprise sur les masses croyantes. Telle est, par exemple, la célèbre « Prophétie de Sainte Odile », qui remonte, comme je l'ai montré il y a quelques années, non pas au temps présumé de la sainte, mais à l'année même où eurent lieu les visions de Fatima (1).

Contre tout ce merveilleux des époques troublées, une remarque préjudicielle nous est dictée par la raison. Une puissance surhumaine qui voudrait se faire connaître aux hommes, si elle était sage et bonne et maîtresse des évènements qu'elle veut diriger, ne devrait-elle pas plutôt se manifester à eux dans l'ordre et dans la paix ? La lumière apparaît bien mieux dans le calme d'un ciel serein que dans le tumulte et la confusion de la tempête.

Encore convient-il d'ajouter qu'on ne peut bien la capter et l'analyser que dans la mesure où l'on a une vue exercée et une connaissance exacte des lois de l'optique. Ceci nous amène à un troisième aspect des prétendues merveilles de « Fatima », celui qui concerne la personnalité des visionnaires.

3. La psychologie des visionnaires

Notre Code n'admet pas en justice la déposition de témoins qui n'ont pas encore 21 ans. Sans être si précis et formel sur le nombre d'années requis pour qu'on soit digne de créance, un historien se montrera d'autant plus méfiant à l'égard de ceux qui n'ont pas encore atteint la majorité légale qu'ils en seront plus éloignés.

L'Eglise, quand ses intérêts sont en cause, n'a pas les mêmes scrupules. Au temps de l'Inquisition, elle livrait, comme elle disait, au « bras séculier », disons plus précisément au bûcher, des gens suspects d'hérésie, sur la dénonciation, provoquée par elle, de jeunes mineurs, dont la raison était d'autant moins développée qu'ils n'avaient fréquenté aucune école. Ne

---

(1) *Publications de la Faculté des lettres de Strabourg, Fasc.* 104 ; *Etudes Alsatiques*, p. 127-155.

le pouvant plus aujourd'hui, elle invoque leur témoignage, dans les limites de son domaine spirituel, en ce qui concerne les visions du Christ, de la Vierge ou des Saints. Elle a même, sur cette pratique persistante et accrue, édifié toute une théorie, déjà ébauchée, dans certaines Epitres Pauliniennes, selon laquelle Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre les forts et ce qu'il y a de plus dépourvu de savoir pour confondre les sages.

Les vrais « sages » ne sont point « confondus » pour cela. Ils s'insurgent plutôt contre une telle conception, qui conduirait à l'abdication de la raison, qui ramènerait l'humanité à l'état d'enfance intellectuelle. Ils demandent à voir et à entendre, à compter et à peser les témoignages.

En ce qui concerne les visions de « Fatima », nous ne pouvons être renseignés que par les visionnaires eux-mêmes. Or, ceux-ci, à l'époque dont il s'agit, étaient encore tout jeunes.

Deux d'entre eux avaient moins de dix ans. C'étaient la petite Jacinte Marto, qui n'en comptait que sept, et son frère François, qui arrivait à neuf. Ils étaient les derniers nés d'une famille nombreuse, dont le père Manuel Pedro Marto et sa femme Olimpia, habitaient à une extrémité du village d'Aljustrel, à 1.300 mètres environ du bourg de Fatima.

Le troisième témoin venait d'avoir dix ans. C'était Lucie dos Santos, la benjamine d'une famille de cinq enfants. Son père, Antonio dos Santos était, par sa femme Marie-Rose, le beau-frère de Manuel Pedro Marto. Il habitait à l'autre bout du même village.

Les trois enfants, étant cousins et à peu près du même âge, se fréquentaient d'autant plus que leurs parents n'aimaient pas les voir jouer avec les enfants du voisinage, qui disaient, paraît-il, de vilains mots et risquaient de faire de vilaines choses. Etant plus jeunes que leurs frères et sœurs, ils leur étaient moins liés qu'ils ne l'étaient entre eux. Ils formaient un trio très uni. Aussi, quand Lucie, ayant atteint sa neuvième année, fut chargée par ses parents d'aller garder le troupeau familial, ses deux cousins demandèrent instamment la permission de l'accompagner et ils l'obtinrent, à charge pour eux de prendre leur propre troupeau en l'adjoignant au sien.

Le frère et la sœur subissaient d'autant plus l'influence de leur cousine qu'ils avaient une nature plus douce et plus impressionable.

Jacinte était un petit être frêle, sensible et délicat, qui s'inquiétait à la pensée de causer quelque peine au petit Jésus, qui se lamentait en songeant aux souffrances endurées par les âmes au Purgatoire, qui ne pouvait se faire à l'idée de l'enfer. Quand sa mère eut appris par elle sa première vision, elle s'écria,

désolée : « Que dis-tu là ? Es-tu devenue folle ? » (B.F. 36). Gardons-nous de prendre le mot à la lettre. La pauvre fillette n'était point « folle ». Elle se trouvait seulement sous le coup d'une hallucination intense, qui lui venait de sa cousine.

François, plus calme, plus maître de ses nerfs, garçon affectueux et tendre, pris entre deux fillettes, protégeant l'une et subjugué par l'autre, jouait un rôle d'intermédiaire conciliant, qui lui plaisait et qui convenait à sa nature simple et droite, très affective.

Toute autre nous apparaît Lucie. On peut déjà s'en rendre compte à l'examen des nombreuses photographies du groupe qui ont été prises au temps des visions. Masque impassible, regards froids, un peu obliques, menton tendu et allongé, tenue raide, tout annonce un tempérament plus rude que tendre, une âme plus volontaire qu'affectueuse, plus renfermée que communicative.

Traitée en petite fille par sa mère, dont le visage offre sur les photos les mêmes traits typiques et qui a été son éducatrice unique, sévère et rigide, par son père, très différent de l'un comme de l'autre, qui n'avait ni leur dévotion, ni leur ténacité, par ses sœurs qui semblent lui avoir été assez étrangères et qui ne lui ménagèrent pas, dans l'affaire des visions, leurs quolibets et leurs critiques, elle s'est isolée de son milieu et, avec les bribes des leçons qu'elle y a reçues, elle s'est constitué un monde à part, où elle vit dans une sorte de rêve intérieur.

La piété qui lui a été inculquée s'est affirmée en elle avec une telle force qu'un religieux à l'âme ardente, au cours d'une mission donnée à Fatima, en a été ravi et l'a fait admettre à la première communion bien avant l'âge normal, dès sa 7e ou 8e année. Cette haute distinction lui a donné une grande assurance.

Sa mère, plus instruite que les voisines, car elle sait lire, groupe parfois chez elle les autres enfants du hameau. Elle leur apprend des morceaux de catéchisme, des formules de prières. Lucie l'imite auprès de Jacinte et de François. Avec eux, elle se fait maternelle. De là vient que l'un et l'autre se lient à elle d'une affection si tendre. Ils lui témoignent un respect religieux, une confiance et une docilité candides, qui ne font que la rendre plus sûre d'elle-même.

Après sa première vision, elle en reprend et en commente les détails devant ses deux compagnons dont l'enthousiasme va croissant. Le soir, avant de les quitter en ramenant le troupeau, elle donne cet ordre péremptoire : « Silence complet, vous entendez ! » (B.F. 36). Jacinte, dans sa spontanéité naïve, a vite oublié la recommandation et court dire à sa mère : « Maman, nous avons vu la Sainte Vierge », ce qui la fait traiter de « folle ». François, interrogé, ne peut que confirmer ses dires.

Mais Lucie, rentrée chez elle, garde un silence total. Le lendemain, sa mère, prévenue, l'interroge aussitôt. Peine perdue, Lucie ne répond pas. Pendant huit jours, elle persiste dans son mutisme. La mère, furibonde, la traite de « menteuse ». Elle la presse d'avouer son mensonge. Elle la menace, en cas de refus, des pires traitements. A mesure que la nouvelle se répand, elle exige un désaveu public. Ses menaces, parfois suivies de coups, ne font que rendre l'enfant plus inflexible (B.F. 38).

Lucie a-t-elle « menti » ? C'est là un bien gros mot. La réalité psychologique est plus complexe que les vocables abstraits et usagés dont nous nous servons pour l'exprimer. Ils sont trop simples et trop massifs pour en reproduire les formes subtiles et mouvantes. Entre la sincérité absolue et le mensonge intégral il y a une série indéfinie de nuances intermédiaires, aussi fines et changeantes, dirait Renan, que celles du cou de la colombe.

Lucie n'avait sans doute pas conscience de mentir, ni d'ailleurs, je pense, de dire toute la vérité. Elle ne se posait pas de telles questions. Elle était dans l'état d'âme des gens repliés sur eux-mêmes, qui se sont fait un monde à eux et qui, fixant sur lui leur regard intérieur, le tiennent pour réel. A qui n'est-il pas arrivé, en son enfance, de rêver quelque belle aventure qu'il voyait en esprit presque réalisée. Dans les villes et les gros bourgs, où les gens se coudoient et se heurtent, à l'école surtout, où l'on doit se plier à une discipline intellectuelle, les rêves les plus brillants et les plus attachants sont vite évanouis. Mais dans un hameau tel qu'Aljustrel, où les gens vivent le plus souvent isolés, absorbés par un labeur tout individuel, où les enfants gardent leurs troupeaux tout le long du jour en des landes désertes, les jeunes imaginations travaillent avec un élan et une persistance que rien n'arrête. Elles se nourrissent d'illusions conformes à leurs désirs, où elles trouvent un plaisir grandissant et qui finissent par avoir autant et même plus de relief que la réalité environnante. C'est ce qu'on appelle la mythomanie, la manie des mythes, des fictions. Elle peut être poussée à un tel point que l'on finit par être dupe de ses propres inventions.

C'est ce qui est arrivé, me semble-t-il, à Lucie. Elle m'apparaît comme un spécimen bien caractérisé de mythomane mystique. De là vient l'action contagieuse qu'elle a exercée sur François et Jacinte. L'un et l'autre ont subi tellement son influence que tous deux en sont devenus hallucinés.

Déjà, vers septembre ou octobre 1916 s'était produit à cet égard un incident typique. Lucie, n'ayant alors que neuf ans, avait eu une première vision, très différente de celles qui l'ont rendue célèbre. Ses deux cousins y avaient non seulement assisté mais participé. Un enquêteur ecclésiastique, dont j'aurai bientôt à parler plus directement, l'ayant interrogée à ce sujet, le 27

septembre 1917, ne reçut d'elle qu'une réponse évasive. Le 19 octobre, il revint à la charge :

« Qu'est-ce que tu as vu, il y a environ un an ? Ta mère dit que toi et les autres enfants vous avez vu une silhouette enveloppée dans une espèce de drap qui ne permettait pas de voir son visage. Pourquoi m'as-tu dit le mois dernier que ce n'était rien ? »

La pièce officielle ajoute : « Pas de réponse » (V.M. 96).

Je me garderai de prendre occasion de ce rapprochement pour accuser Lucie de « mensonge » comme l'a fait sa mère. Il faut pourtant bien reconnaître que, le 27 septembre, elle n'a pas dit la vérité, que, d'autre part, le 19 octobre, elle n'a pas osé reconnaître l'erreur.

Cette constatation nous laisse une grande liberté d'appréciation devant d'autres réponses. Le 11 octobre, ce même délégué interroge la mère de Lucie :

« Je sais que vous avez reçu un livre portant le titre de « *Mission abrégée* » et que quelquefois vous le lisiez à vos enfants. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, j'ai lu ce livre et je l'ai lu à mes enfants.

« Avez-vous lu l'histoire de l'apparition de *La Salette* devant Lucie et d'autres enfants ?

— Je l'ai lue seulement en présence de Lucie et de mes autres enfants.

« Lucie parlait-elle parfois de l'histoire de La Salette, laissant comprendre qu'elle avait produit sur son esprit une grande impression ?

— Je ne lui ai jamais rien entendu dire à ce sujet, du moins que je me rappelle. » (V.M. 71-72).

Ce même 11 octobre 1917, Lucie elle-même est interrogée sur ce point :

« As-tu entendu ta mère lire le livre intitulé « *Mission abrégée* » où l'on raconte l'histoire de l'apparition de Notre-Dame à un petit garçon et à une petite fille ?

— Oui.

— As-tu pensé souvent à cette histoire et en as-tu parlé à d'autres enfants ?

— Je n'ai jamais pensé à ce récit et je ne l'ai raconté à personne. » (V. M. 75).

Qu'elle n'en ait rien dit à personne, c'est, à la rigueur, bien possible, quoiqu'il semble très étonnant qu'un tel sujet n'ait pas été abordé au cours de ses conversations avec François et Jacinte. Qu'elle n'y ait « jamais pensé » me paraît hautement improbable et même invraisemblable. La réponse négative de la

voyante s'explique fort bien par son souci de ne pas laisser soupçonner que ses visions viennent de là. Il est pourtant très naturel de penser que les lectures dont il s'agit ont fait sur elle, si inconsciemment que ce soit, une forte impression.

L'on ne peut manquer de conjecturer que l'histoire des apparitions de la Vierge à Bernadette aura exercé sur elle une action encore plus profonde. Aucun des interrogatoires n'en fait mention. C'est sans doute parce que l'enquêteur savait à quoi s'en tenir, étant lui-même très renseigné sur les concordances entre « Lourdes et Fatima », auxquelles il a consacré, un peu plus tard, sous ce titre même, un article en forme de lettre, daté du 14 septembre 1918 (V.M. 25-30). Les récits merveilleux qui couraient sur la grotte de Massabielle étaient certainement bien connus dans la famille de Lucie. Les pieux biographes nous disent, en effet, que ses sœurs la traitaient, par dérision, de « fausse Bernadette » (B.F. 152). Ce dernier détail nous fait encore mieux comprendre comment se sera formée et développée en son esprit l'idée de nouvelles apparitions dont elle serait la bénéficiaire privilégiée. Le souvenir de Lourdes, plus encore que celui de La Salette, aura hanté l'imagination de Lucie.

4. Les Visions

Le déclanchement du mécanisme cérébral de notre visionnaire me semble avoir été provoqué par un fait précis, dont le rôle, en l'occurence, n'a pas été jusqu'ici remarqué.

Le Pape Benoit XV, qui avait pris en 1914 la succession de Pie X, était très préoccupé par la longue durée de la guerre mondiale qui, commencée à son avènement, durait depuis trois ans et allait toujours en s'aggravant. Par une lettre publique au Cardinal Gasparri, son Secrétaire d'Etat, en date du samedi 5 mai 1917, il appela tous les catholiques du monde à s'unir en une croisade de prières adressées à la Sainte Vierge. Etant, expliqua-t-il, la Mère du Sauveur, elle est l'intermédiaire providentiel par lequel Dieu vient en aide à l'humanité souffrante. C'était donc vers elle qu'il fallait se tourner pour obtenir la fin du fléau de la guerre. Une demande précise, d'ordre liturgique, précisait la pensée du Pape. Aux litanies de la Vierge devait être ajoutée désormais une invocation nouvelle : « Reine de la paix, priez pour nous ».

Ce message, lancé le samedi 5 mai, « Urbi et Orbi », au centre et aux extrémités du monde catholique, ne put manquer d'être communiqué, à Fatima comme partout ailleurs, au prône de la messe du dimanche 13 mai. Il y fut commenté, selon toute apparence, par le curé, sous la forme simple et naïve qui convenait à l'auditoire de cette paroisse très rustique.

Lucie dut en recevoir un choc d'autant plus vif et profond

que son frère, alors âgé de 22 ans, était absent du logis et mobilisé pour la grande guerre. Ne sachant à peu près rien du vaste monde où le sort l'avait fait naître, n'ayant une idée un peu nette que de son hameau, de sa famille et de l'absent qui risquait de ne pas revenir, elle ne retint du sermon dominical que ce point essentiel : la Sainte Vierge pouvait seule mettre fin à la guerre et elle le ferait sans nul doute si cela lui était demandé avec ferveur. Toute son attention allait tendre désormais vers ce but essentiel.

A peine sortis de l'église, les trois petits bergers allèrent prendre leurs moutons et les menèrent vers leur pacage habituel, situé à deux kilomètres environ du bourg, en contre-bas de la route menant à la sous-préfecture d'Ourem. L'endroit, propriété du père de Lucie, est connu sous le nom de « La Cova », « la Cuvette ». Il constitue en effet une dépression circulaire d'environ 500 mètres de diamètre.

Au milieu de la journée, les trois enfants mangent sur l'herbe, ils récitent le chapelet, vont sur la hauteur et s'amusent à se bâtir un abri avec les pierres qui abondent sur ce causse. Tout à coup un grand éclair sillonne le ciel : « Rentrons, dit Lucie, l'orage pourrait nous surprendre. » Vite, ils rassemblent leurs bêtes et ils les poussent vers la descente. Au fond de la « Cuvette », un second éclair les cloue sur place. Ils reprennent leur course. Voici qu'un troisième survient. Ils en sont presque aveuglés. Brusque coup de théâtre. Lucie voit la Sainte Vierge apparaître sous la forme d'une vive lumière toute resplendissante. Elle lui parle, elle entend sa réponse. Jacinte, à l'unisson, la voit et l'entend comme elle, sans lui parler. François ne voit rien et n'entend rien. Invité à dire son chapelet, il finit par voir sans rien entendre. La scène a duré, paraît-il, environ 10 minutes. Après quoi, comme le calme est revenu, les enfants restés sur place, la commentent longuement et avec enthousiasme. Naturellement, c'est Lucie qui donne le ton. Les trois témoins s'accordent si bien que désormais ils n'en feront plus qu'un. Leurs réponses seront à peu près identiques.

2) La conviction s'est faite en eux que la Vierge leur a demandé de revenir et leur a promis de se montrer à nouveau le mois suivant, à même date. A l'échéance du 13 juin, les voilà de retour à « La Cova ». Comme l'affaire a fait du bruit dans la paroisse, une quarantaine de personnes sont venues assister au spectacle. Un premier chapelet est récité. Un second va commencer quand Lucie s'écrie : « Voici un éclair ! la Dame vient ! » On la voit alors en extase avec ses deux jeunes compagnons dont l'attitude se règle sur la sienne, et on l'entend parler avec son interlocutrice invisible. La scène dure à peu près comme la précédente.

3) A la date du 13 juillet, l'assistance s'est encore accrue. Elle comprend, dit-on, de quatre à cinq mille personnes. Tout se

passe comme en juin. Mais l'impression produite est encore plus forte. La foule, étant composée presque uniquement de dévôts, se montre très émotive. Elle constitue comme un foyer d'agitation mystique qui risque de s'étendre et de prendre une forme politique.

4) A la date du 13 août, une foule évaluée, sans garantie possible, à un total approximatif de 18.000 personnes, se trouve à « La Cova » pour la manifestation escomptée. Déception ! Le sous-préfet d'Ourem, qui craint que tout cela ne tende ou n'aboutisse à une contre-révolution, a fait comparaître chez lui les trois voyants. Il les somme de se rétracter. N'ayant pu rien obtenir d'eux, il les relâche au 15 août. L'apparition attendue n'a pas eu lieu. Mais, six jours après la date convenue, le 19 août, les enfants se trouvant seuls en un autre pacage, au lieudit « Les Valinhos », voient à nouveau la Vierge.

5) Le 13 septembre, c'est une foule de 25 à 30.000 personnes, dit-on, qui se trouve à « La Cova ». Nous avons sur les évènements de cette journée le rapport d'un témoin, en forme de lettre, publié deux ans plus tard dans un quotidien catholique, sous le pseudonyme de Vicomte de Montelo. L'auteur est un homme d'église : le chanoine Formigão, professeur de théologie au Séminaire patriarcal de Santarem. Il rapporte d'abord les souvenirs d'un autre assistant. Le texte est curieux. On y perçoit sur le vif la force entraînante des hallucinations collectives qui font d'un détail insignifiant, d'un rien, une merveille, d'une nuée blanche une apparition surnaturelle, de flocons volants une pluie de fleurs miraculeuses analogues à celles qu'a vues en extase la petite Carmélite de Lisieux.

« A midi précis, le soleil a commencé de perdre son éclat... Je n'oublierai jamais la violente impression que j'ai ressentie au moment ou j'ai vu tomber à genoux ces milliers de fidèles les uns priant, d'autres pleurant... A ce moment, un grand nombre d'assistants ont vu un ovale un peu plus volumineux qu'un œuf mais plus large à sa base décrire sur le firmament une longue ligne droite. Quelques personnes ont joui de ce phénomène plus longuement que d'autres. Je ne l'ai pas vu, à mon grand regret... Quelques personnes... assurent avoir aperçu une espèce de pluie de fleurs tombant du ciel mais disparaissant à une certaine hauteur avant de toucher terre. »

Le pseudo Vicomte de Montelo ajoute pour son propre compte :

« Je ne veux pas terminer cette lettre sans ajouter que mes impressions sur ce qui s'est passé ce jour-là à Fatima ne sont pas encourageants... J'ai constaté seulement la diminution de la lumière solaire qui m'a semblé un phénomène sans importance... » (V.M. 52-53).

La foule qui allait toujours en s'exaltant était moins réservée

en ses jugements. Toute annonce de fait merveilleux y était accueillie sans discussion et avec enthousiasme. L'émotion s'accrut quand Lucie annonça que, le 13 du mois suivant, la Vierge serait accompagnée de Saint Joseph et de l'Enfant-Jésus et qu'elle accomplirait alors un grand miracle pour attester la réalité de ses apparitions. C'est ce que Lucie déclara le 27 septembre au chanoine Formigão venu au hameau d'Aljustrel à titre d'information (V.M. 65).

Deux semaines plus tard, le 11 octobre, le dit chanoine, arrivé la veille au hameau de Montelo, chez des amis, reparaissait chez la voyante pour l'interviewer à nouveau et il lui posait cette question :

« Notre-Dame t'a-t-elle demandé au mois de mai de retourner tous les mois jusqu'en octobre à « La Cova » ?

— Elle nous a dit de revenir tous les mois, pendant six mois, le 13 de chaque mois. » (V. M. 74).

Ainsi se trouve défini d'une façon très nette, par Lucie elle-même, le programme de sa prodigieuse aventure. Cela ne veut point dire que dès le début il y ait eu dans son esprit la même netteté. Elle peut fort bien avoir antidaté un rêve intérieur et l'avoir projeté dans le passé comme dans l'avenir. Elle n'avait pas, au 13 mai, la même raison qu'au 11 octobre, de limiter à six mois le champ de ses visions. Tout se passait alors entre elle et ses deux jeunes cousins sans que personne y prit garde. Maintenant, tout le pays est en fièvre à cause de ses révélations. Les foules se pressent dans « La Cova ». Les terres voisines sont piétinées avec leur récolte et les propriétaires se plaignent. Les pouvoirs publics s'inquiètent. Les gens d'église font de même. La belle aventure approche de son terme. Elle ne peut finir qu'avec un grand miracle où la Vierge pour mieux s'affirmer se montrera dans sa Sainte Famille. . .

6) Cette journée du 13 octobre qui s'annonçait ainsi comme devant surpasser et couronner toutes les précédentes, attira une foule plus dense et plus surexcitée que jamais.

Le rédacteur en chef du journal « Le Siècle » de Lisbonne, Avelino de Almeida, publia le surlendemain 15 octobre un récit pittoresque des scènes auxquelles il venait lui-même d'assister. Des voitures de toute sorte défilent dans toute la région vers Fatima, sans se laisser arrêter par la pluie qui tombe à verse. Le large cirque de « La Cova » est rempli de la base au sommet par une masse immense de visiteurs, « que des calculs sans passion de personnes cultivées et tout à fait étrangères aux influences mystiques, évaluent à 30 ou 40 mille ». Les pèlerins les plus dévôts se pressent autour du chêne vert où la Vierge, dit-on, est apparue.

« Des groupes de fidèles s'agenouillent dans la boue. Lucie

les prie, leur ordonne de fermer les parapluies. L'ordre est transmis et exécuté tout de suite, sans résistance.

« Le ciel commence à s'éclaircir... La pluie s'arrête.

« Du haut de la route où s'entassent les chariots et où se trouvent de nombreuses centaines de gens à qui a manqué le courage de se jeter dans la terre boueuse, l'on voit l'immense foule se tourner vers le soleil qui se montre dégagé de nuages... L'astre rappelle une plaque d'argent pâle... On dirait une éclipse... Voilà que jaillit une clameur colossale... Miracle, miracle !... Aux yeux étonnés de ce peuple dont l'attitude nous transporte aux temps bibliques... le soleil a tremblé... le soleil a dansé..., selon l'expression typique des paysans. » (B. F. 296-297).

Voilà ce que le journaliste a constaté. La vision qu'il a eue du ciel est celle qui peut se présenter à la suite d'une pluie diluvienne, quand les nuages se dissipent sans que l'air ait repris sa limpidité normale. Ce n'est point là qu'est pour lui la merveille. C'est dans le spectacle de cette foule qui s'excite et s'exalte à l'idée du miracle. Chacun reprend la formule des voisins. Certains y ajoutent un mot que d'autres amplifieront. Pour le plus grand nombre, le soleil a « dansé ». Pour certains « il a fait un tour sur lui-même, telle une roue de feu d'artifice », « il a baissé jusqu'à brûler la terre ». Un autre raconte qu'il l'a vu changer successivement de couleur. » (B. F. 298).

Un détail a particulièrement frappé le narrateur et mérite d'être retenu : « Lucie, celle qui parle avec la Vierge, annonce avec des allures théâtrales, au cou d'un homme qui la transporte de groupe en groupe, que la guerre est finie et que les soldats vont rentrer. »

Ce dernier propos a été répété par Lucie, le soir du même jour, au chanoine Formigão, qui est venu l'interroger à domicile et lui a demandé ce qu'avait dit la Vierge : « Elle nous a dit... que la guerre finirait aujourd'hui et que nous pouvons attendre nos soldats très prochainement. » (V.M. 80).

Six jours plus tard, le 19 octobre, le même chanoine revenait et reprenait sa question :

« Le 13 courant, Notre-Dame t'a-t-elle dit que la guerre finirait ce jour même ?

— Voici ce qu'elle a dit : « La guerre finit aujourd'hui, qu'on attende vos militaires. »

— Mais, remarque que la guerre se poursuit encore ! Les journaux notifient qu'il y a eu des combats depuis le 13. Comment peut-on expliquer cela ?

— Je ne le sais pas... J'ai répété les paroles mêmes de Notre-Dame » (V.M. 94-95).

II - LE CLERGÉ

Les réflexions finales du chanoine Formigâo ne montrant pas qu'il ait une foi bien confiante en son interlocutrice. Nous abordons ici une question délicate, mais importante, qu'il faut étudier de près. Que pense le clergé au sujet des trois voyants et tout particulièrement de Lucie ? Pour nous en faire une idée juste, il nous faut procéder avec ordre en tenant compte des distinctions hiérarchiques et des circonstances politiques qui changent rapidement et modifient singulièrement les aspects du problème.

1. Le Curé de Fatima

Dès le début, le curé de Fatima, Manuel Marquès-Ferreira, s'est montré assez réservé au sujet des apparitions de la Vierge. Il a craint une aventure fâcheuse dont sa paroisse pourrait souffrir.

A la suite de la deuxième vision, il a convoqué Lucie au presbytère avec sa mère et ses cousines, et il lui a posé toutes sortes de questions. Elle-même a, plus tard, décrit la scène et rapporté sa conclusion :

« Il ne me semble pas que tout cela vienne du ciel. Quand Notre-Seigneur se communique aux âmes, il leur commande habituellement de rendre compte de tout à leur confesseur ou à leur curé. Cette enfant, au contraire, s'enferme dans son silence. Cela pourrait être une tromperie du démon. »

Lucie ne s'attendait pas à une telle remarque. Elle se dit : « Si c'était vrai ! » Elle avait entendu dire que le Diable amène avec lui le désordre. Or, depuis qu'elle avait vu la dame, elle n'avait plus de paix à la maison. Elle en vint à éviter la compagnie de ses cousins. Un jour, elle en dit la raison à Jacinte. Celle-ci lui fit une réponse péremptoire :

« Ce n'est pas le démon. Il est très laid et il habite sous terre. Cette Dame est si belle ! Et nous l'avons vue remonter au Ciel ! »

Lucie n'était pas convaincue. Elle se demanda s'il ne valait pas mieux dire qu'elle avait menti. « Ne fais pas cela ! lui fut-il répondu... C'est en faisant ainsi que tu mentirais. » (B.F. 45-47).

Bizarrerie du sort ! De ces remontrances d'une fillette de sept ans à sa cousine qui n'en avait que dix dépendit, dans une large mesure, l'avenir du nouveau culte. Si Lucie avait persisté

dans son intention de se désavouer, Fatima ne serait aujourd'hui encore qu'un pauvre petit hameau sans histoire, il n'aurait point révolutionné le Portugal ni la Chrétienté.

Mais à l'approche de l'heure des visions, Lucie se ravisa et partit avec ses deux cousins pour « La Cova ».

L'insuccès du curé ne fit qu'accroître sa méfiance qui se transforma bientôt en une véritable hostilité. Ce centre de dévotion créé en un lieu presque désert par une fillette peu communicative qui échappait à sa direction, lui semblait peu orthodoxe et même dangereusement schismatique. Que ne se réunissait-on sous ses yeux, avec son autorisation régulière, à l'église où devaient normalement s'accomplir les cérémonies du culte officiel ? La pauvre bâtisse avait grand besoin de réparations et d'aménagements, mais les fonds manquaient. Là-bas, au contraire, ils s'accumulaient au pied d'un chêne vert sans que l'on sut à quoi ils étaient destinés. (B. F. 153-154).

Après le 13 octobre 1917, comme Lucie disait que les apparitions étaient arrivées à leur terme, l'on pouvait croire que l'aventure n'aurait pas d'autre suite. Voilà qu'on venait maintenant d'un peu partout consulter la voyante comme un oracle. Un théologien du Patriarcat continuait de l'interroger sur les moindres détails de ses visions et consignait minutieusement ses réponses.

Dès le 15 octobre 1917, surlendemain de la dernière des six grandes journées, le curé adressa une supplique à Mgr Jean Lima Vidal, administrateur du Patriarcat en l'absence forcée du Patriarche, en vue d'un examen officiel des faits dont il donnait un aperçu préliminaire. Peu après, le 3 novembre, lui arrivait l'ordre de procéder lui-même à l'enquête en question. Il se mit aussitôt à l'œuvre. Enfants et parents de la paroisse, confrères et pèlerins du voisinage furent interrogés. Son rapport, terminé et signé par lui le 6 août 1918, ne fut remis au Patriarcat que le 28 avril 1919. (B.F. 90-91).

Dans l'intervalle, les pèlerins n'avaient cessé de venir à « La Cova ». Il en arrivait tous les jours. L'affluence était surtout considérable au 13 de chaque mois. Les trois voyants étaient l'objet d'une curiosité universelle, souvent très importune.

L'un d'eux, François, fut emporté au début de 1919, par une épidémie consécutive à la guerre, qui fut qualifiée de « grippe espagnole » et qui sévit particulièrement à Fatima. Le père de Lucie en mourut aussi. Peu après, la petite Jacinte fut atteinte à son tour. Son mal dégénéra bientôt en une pleurésie purulente qui nécessita son transfert dans un hôpital à Santarem, puis dans un autre, à Lisbonne, où elle ne tarda pas à succomber. (B.F. 168-183).

Lucie, restée seule, incarnait en quelque sorte le culte de « La Cova », où les pèlerins la sollicitaient d'intervenir pour eux près de la Vierge et où elle les invitait à prier, surtout à réciter le chapelet. Cette situation, assurément très anormale, suscita des railleries et des critiques en sens divers. Le curé en fut très affecté. Un jour, il déclara tout net qu'il était excédé de tous les tracas que lui attirait l'affaire de « La Cova » et qu'il allait quitter cette paroisse où la vie devenait impossible. Un de ses auditeurs en fut tellement ému que, rencontrant peu après la voyante, il la frappa en pleine rue. Finalement, le curé fut nommé à un autre poste et remplacé par un cousin de même nom, Antonio Marquès Ferreira (B.F. 187-188). Quant à son rapport, il resta en sommeil dans le dossier du Patriarcat de Lisbonne, pour passer ensuite dans celui du nouvel évêché de Leiria (B.F. 91).

Je ne vois pas que son témoignage ait été jamais invoqué en faveur des apparitions dont sa paroisse aurait été le théâtre. Je lis, au contraire, dans le récit le plus apologétique et le plus officiel de cette affaire, que, jusqu'à la fin, il témoigna aux trois voyants une « froideur hostile » et que, « juste et correct » malgré tout, « il ne pouvait se résigner à admettre la réalité surnaturelle des visions ». (B.F. 153). Une telle constatation est bien fâcheuse pour la thèse du miracle.

2. Le Chanoine Formigão

Voici un autre homme d'église, d'un rang plus élevé. Professeur de théologie au Séminaire Patriarcal de Santarem, le chanoine Formigão se présente à nous comme un témoin oculaire, un observateur et interrogateur minutieux, l'homme le mieux informé, le plus directement documenté, en tout ce qui concerne les visions de « La Cova ». Or, il en est devenu un propagandiste officiel, et même le plus qualifié de tous, car il a été promu rédacteur en chef du grand organe de propagande, *La voix de Fatima*, dont j'aurai à parler bientôt. Il est ce que Pascal appellerait un « auteur grave ».

Observons-le de près. Nous verrons que son témoignage ne pèse pas d'un poids bien lourd sur la balance de la critique.

Les interrogatoires qu'il a fait subir, en septembre, octobre et novembre 1917, aux trois enfants, risquent fort d'avoir été amputés çà et là et plus ou moins modifiés. Tels qu'ils sont, pourtant, ils dénotent un esprit subtil, ingénieux et retors, qui ne s'en laisse pas imposer par les apparences, qui cherche à lire au fond de l'âme et qui souvent y réussit. Il a fort bien senti que Jacinte et François ont été suggestionnés par Lucie qui donne elle-même des signes très nets d'une autosuggestion

intense. Les contradictions qu'il relève en ses dires sont saisissantes. Plus décisive encore est l'erreur de fait qu'il relève dans la déclaration finale du 13 octobre, selon laquelle la guerre mondiale prend fin en ce même jour. De telles constatations suffisent à montrer qu'il n'est point dupe de l'illusion collective.

Un an plus tard, les 14 et 30 septembre 1918, puis le 24 juillet, le 13 août et le 13 septembre 1919, il publie dans un journal catholique de Lisbonne cinq « lettres à un ami », intitulées « Lourdes et Fatima », « Une cure extraordinaire », « Notes et commentaires », « Le 13 août 1917 », « Le 13 septembre 1917 ». Curieux articles, où se révèle un tempérament de journaliste, aux impressions promptes, à la plume facile, capable de se dédoubler et de se transmuer selon les circonstances. Pour se réserver une certaine liberté, il a pris un pseudonyme, « Vicomte de Montelo », sans doute emprunté au nom d'un hameau de Fatima où il loge, à l'occasion, chez des amis. (V.M. 68).

Il a, nous dit-il, « passé des semaines et des mois, durant quelques années, dans la ville privilégiée de la Vierge... en qualité de brancardier, d'infirmier ou de correspondant particulier d'un des principaux quotidiens catholiques... » (V.M. 26). Pour lui, Lourdes est le modèle que Fatima doit reproduire. La reproduction vaudra dans la mesure où elle sera conforme à l'original. Les guérisons importent, pour lui, bien plus que les visions. Aussi met-il en relief « une cure extraordinaire » qu'il attribue au Lourdes portugais. Il ajoute, à son sujet, des « notes et documents », tandis qu'il parle avec un certain détachement des scènes de « La Cova ». Il s'était montré sceptique, déclare-t-il, après ce qu'on lui avait conté des quatre premières. La cinquième, dont il a été témoin, l'a déçu et il ne donne pas son sentiment personnel sur la sixième.

Au temps où ces articles paraissaient, il n'y avait toujours pas d'évêque à Leiria. Mais le diocèse avait été canoniquement rétabli par Lettres Apostoliques de Benoit XV en date du 17 janvier 1918. Les problèmes posés par les événements de « La Cova » étaient devenus si complexes et si pressants que le Patriarcat de Lisbonne pouvait difficilement les résoudre et que le besoin s'était fait sentir d'avoir sur place un chef responsable qui pût les trancher par lui-même.

La nomination se fit pourtant attendre pendant plus de deux ans. Sans doute hésitait-on, à Lisbonne et à Rome, entre plusieurs candidats représentant des programmes différents.

Je soupçonne que l'un d'eux, était le chanoine Formigão car c'est comme représentant officieux du Patriarcat qu'il s'était rendu en observateur à Fatima, et ses articles exposaient les suites qu'il convenait selon lui de donner aux évènements de « La Cova ».

Il ne fut point l'élu canonique, et on peut se demander si ce ne furent point ses articles même qui provoquèrent son éviction. Mais s'il ne devint pas le premier pasteur du diocèse, il en fut le premier publiciste. En 1922, il édita sous son pseudonyme habituel, ses « Lettres à un ami » et ses interrogatoires des trois visionnaires, en une brochure de 72 pages, la plus ancienne, à ma connaissance, qui ait été consacrée aux évènements de Fatima.

La publication fut présentée en termes élogieux et recommandée aux pieux lecteurs dans un journal catholique de Lisbonne, *l'Epoca*, du 25 avril 1922, par un rédacteur discret, qui signait « Nemo », en latin « personne ». Etrange littérature, où un auteur pseudonyme est introduit sur la scène par un compère anonyme ! Le spectacle est familier aux historiens des religions qui ont étudié d'un peu près les origines des divers cultes. Il est surtout bien connu de ceux qui se sont spécialisés dans la recherche des sources du Christianisme, où les apocryphes abondent. Le chanoise Formigão était, comme on dit maintenant dans son monde, un homme « à la page ».

En 1928, il réédita la brochure de 1922, en un volume intitulé « *Les Grandes Merveilles de Fatima* » et il la compléta par un récit des « Apparitions de la Vierge », « des Manifestations grandioses de foi et de piété », et des « Guérisons extraordinaires » qui en furent la conséquence. Le livre a paru en traduction française à Bordeaux, en 1931, aux « Editions du Pélican », en un volume de 254 pages in-16, avec une lettre du pseudo-Vicomte de Montelo au traducteur, datée du 8 février 1930, et l'imprimatur de l'évêque de Leiria, du 13 août 1930, précédé de la mention « versio gallicana », qui suppose une entreprise de propagande bien montée.

Jusqu'à quel point cette « version gallicane » est-elle conforme à l'édition portugaise de 1928 ? Dans quelle mesure celle-ci reproduit-elle l'opuscule initial de 1922 ? Celui-ci transcrivait-il fidèlement les articles de 1918-1919 et les questions et réponses des interrogatoires de 1917 ? Ces premiers textes eux-mêmes s'accordent-ils avec les imprimés et les manuscrits qui peuvent rester du même temps ?

Questions subtiles et délicates, auxquelles un chercheur Portugais à l'esprit libre, ayant accès dans les bibliothèques publiques et privées, comme auprès des témoins les plus anciens et les plus autorisés, pourrait seul apporter une réponse sûre. J'ai dû m'en tenir à la traduction française de 1931, péniblement découverte au dossier de la Bibliothèque Nationale, où elle ne figurait pas au titre de Fatima. Elle a suffi pour me montrer que l'histoire des apparitions de « La Cova » était, au début, bien plus mince qu'aujourd'hui, et elle m'a aidé à en reconstituer

les étapes progressives. Nous sommes là devant un mécanisme complexe dont le montage a été lent et gradué.

3. *Mgr. José da Silva, évêque de Leiria*

L'artisan initial et principal fut, sans aucun doute, le premier évêque du nouveau diocèse de Leiria, Mgr José Alvès Correia da Silva. Né en 1872, il était professeur de théologie au Séminaire de Porto quand il fut nommé, le 1er mai 1920, à l'Evêché, officiellement restauré, duquel dépendait Fatima. Sacré le 15 mai, intronisé le 5 août, il consacra son diocèse à la Vierge dès le 15 du même mois, fête de l'Assomption. Ainsi se marquait son intention de développer le culte qui attirerait les masses à « La Cova ».

Dès ce moment, il élaborait un plan très ample, sur la réalisation duquel il allait concentrer tous ses efforts. Comme le chanoine Formigão, il avait une grande dévotion pour Notre-Dame de Lourdes. Il était allé dix fois faire ses dévotions à la grotte de Massabielle. Son but très ferme fut de créer à « La Cova » un lieu saint pareil à celui qui avait obtenu un si grand succès en ce coin, auparavant obscur, des Pyrénées.

Un obstacle se présentait en la personne de celle-là même qui avait été la première inspiratrice du nouveau pèlerinage. Lucie avait dépassé 13 ans. La fillette de 1917 se muait en une jeune fille d'un tempérament robuste. N'était-il pas à craindre que son rêve intérieur prit une autre direction ? Pouvait-on faire dépendre l'avenir du culte projeté des caprices éventuels d'une adolescente ?

L'évêque prit un parti énergique. Il fit venir la voyante, l'interrogea et lui exposa le devoir qui s'impose à toute âme pieuse de se soumettre aux desseins secrets de la Providence. Il lui expliqua que l'intimité de ses rapports avec la Sainte Vierge lui imposait de vivre loin du monde, en une communauté religieuse où sa place venait d'être retenue et où on l'attendait.

« Mon enfant, vous ne direz à personne où vous allez. — Oui, Monseigneur.

« Au pensionnat, vous ne direz à personne qui vous êtes. — Oui, Monseigneur.

« Vous ne parlerez jamais à personne des apparitions de Fatima. — Oui, Monseigneur (B. F. 189).

Sur quoi la pauvre fille fut dirigée sur l'asile de Vilar, où la directrice, soit sur ordre, soit par antipathie personnelle, l'accueillit assez durement et ne se départit jamais d'une grande rudesse, la qualifiant de « sauvageonne des bois », et la traitant

comme telle sans les ménagements qui s'imposent à l'égard d'une enfant de cet âge : « Quand on te demandera ton nom, tu diras Maria Dolorès. — Oui, Madame la directrice. » Et Lucie dos Santos fut, pendant 4 ans, dans cet asile, insensible à sa peine, une Marie douloureuse, ignorant tout de ce qui se passait à Fatima (B. F. 190).

Le terrain de « La Cova », ainsi déblayé de sa principale occupante, fut acheté, peu après, à sa mère, veuve depuis deux ans, par le Prélat entreprenant, dont les projets commençaient à prendre corps. Un pieux narrateur nous confie discrètement, au tournant d'une note destinée à montrer l'esprit chrétien de la famille dos Santos, que l'acquisition se fit « à très bas prix » (B. F. 152, 215). « Les affaires sont les affaires ».

Devenu ainsi propriété diocésaine, l'endroit précis où les trois enfants avaient vu la Vierge fut vite aménagé en lieu de culte. D'abord fut construite une petite chapelle très modeste, qui délimitait l'enclos sacré pour ceux qui venaient y faire leurs dévotions, puis un autel y fut dressé. Une première messe y fut dite au quatrième anniversaire de la dernière vision, le 13 octobre 1921.

Peu après commençèrent des travaux soi-disant destinés à creuser une citerne pour capter l'eau de pluie en ce terrain trop sec. Miracle ! aux premiers coups de pioche, une source jaillit. C'était la consécration officielle du nouveau Lourdes (B. F. 93).

Le fait avait été prédit... non point par la Vierge, mais par la « Libre-Pensée ». Le journal *Le Siècle* disait déjà, dans son numéro du 13 juillet 1917, le jour de la troisième vision, qu'il s'agissait là d'une « spéculation » qui avait son origine « dans une source d'eau minérale quelconque » récemment découverte par quelque individu astucieux qui, à l'ombre de la religion, voulait transformer la montagne d'Aire en un séjour miraculeux comme la vieille Lourdes (V. M. 43).

Pour assurer le succès de l'entreprise, il fallait garantir son origine surnaturelle. Une enquête canonique s'imposait. Par une ordonnance du 3 mai 1922, l'évêque institua, en conséquence, une commission de sept membres. L'un d'eux était le chanoine Formigão, pseudo-vicomte de Montelo. L'ancien curé de Fatima, pourtant mieux informé que personne sur les circonstances des visions, n'était point sur la liste. Les travaux allaient durer sept ans (B. F. 95).

Quelques mois plus tard, au cinquième anniversaire de la sixième vision, le 13 octobre 1922, était lancé un Bulletin mensuel de propagande, intitulé « *La voix de Fatima* », dont le rédacteur en chef était le pseudo-vicomte de Montelo. Le premier numéro fut tiré à 3.000 exemplaires, les suivants montèrent rapidement à 100.000, à 200.000, à 300.000, et ce dernier chiffre est, depuis des années, largement dépassé. C'est dire l'action pro-

fonde que ce périodique a progressivement exercée sur les masses (B. F. 98).

L'évêque le compléta par ce qu'il appela l' « Union des Servites de Notre-Dame de Fatima ». Cet organisme, ébauché en 1924, et complété en 1926, engloba quatre groupes distincts mais solidaires, des prêtres, des médecins, des brancardiers, des infirmiers. Il mettait à profit l'expérience de Lourdes, en l'adaptant à ce nouveau milieu (B. F. 98-99).

En 1926, parut un *Manuel du Pèlerin*, qui donnait aux usagers toutes sortes d'enseignements pieux et de renseignements pratiques. C'était un excellent organe d'envoûtement mystique. Aussi bénéficia-t-il d'un énorme tirage (B. F. 99).

Le 8 juin 1927 est pour Fatima une date mémorable. Ce jour là est très solennellement inauguré un grand chemin de croix tout en pierre. La première station est située à deux kilomètres environ de la gare la plus proche. Les suivantes se succèdent à 1 kilomètre d'intervalle, jusqu'à la 14e qui marque l'entrée principale de la grande esplanade menant au lieu saint. Le tout a été construit aux frais des Paroisses que traverse la route menant à « La Cova » (B. F. 99-100).

Le 15 janvier 1928 sont promulgués les statuts d'une « confrérie de Notre-Dame du Rosaire de Fatima ». Elle enrôle déjà et enrôlera plus encore dans la suite un nombre considérable de propagandistes militants. Ainsi, Fatima étend ses tentacules sur tout le Portugal (B. F. 100).

Le 13 mai de cette même année est posée la première pierre d'une Basilique qui se dressera sur le lieu même des apparitions. Elle doit être la plus grande église de tout le Portugal. Ainsi Fatima deviendra le centre religieux de la Nation. Son nom sera joint à celui de Leiria dans le titre officiel de l'évêché. Après quoi, il ne tardera pas à l'éclipser.

L'année suivante a lieu l'érection d'un grand hôpital. Quelle bonne nouvelle pour les malades ! *La voix de Fatima* et le *Manuel du Pèlerin* leur annoncent toutes sortes de guérisons accomplies par Notre-Dame du Rosaire. Comment ne viendraient-ils pas, sils le peuvent, se faire soigner près de son sanctuaire par des médecins voués à son service ?

Cette fondation est suivie de près par une « Œuvre des Retraites fermées » (B. F. 100). Ce sera un centre puissant d'entraînement mystique. Son rôle deviendra d'autant plus efficace qu'il sera dirigé par des maîtres experts dans l'art de suggestionner les bonnes âmes en quête de direction spirituelle.

D'année en année, l'action de l'évêque se fait de plus en plus sentir à travers le pays. Le Portugal est tout entier saisi par une sorte d'hallucination collective, qui le reporte aux temps les plus fièvreux de la Chrétienté médiévale et qui se traduira

bientôt par l'institution des « Croisés de Fatima ». (B. F. 101).

Il faut se rendre compte de cet état d'âme pour comprendre la révolution ou plutôt la contre-révolution qui s'est opérée alors au Portugal. Son représentant le plus qualifié, Olivier Salazar, né en 1890, avait fait ses premières études en vue du sacerdoce. Il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs. Rentré ensuite dans la vie civile, devenu professeur d'économie politique à l'Université de Coïmbre, il a gardé une âme de séminariste, formé à l'école de Saint-Thomas-d'Aquin. Son accès au pouvoir, l'acceptation de son programme politique et plus précisément des charges très lourdes imposées au peuple pour le maintien de l'ordre traditionnel, ses succès croissants n'ont été possibles que grâce à la transformation profonde opérée dans les masses sous le signe magique de Fatima (B. F. 255).

Lui-même en a subi fortement l'influence. Le 13 mai 1929, douzième anniversaire de la première vision des trois enfants, il est allé faire ses dévotions, en compagnie du général Carmona, président de la République, au lieu saint de « La Cova » (B. F. 249). La date vaut d'être marquée d'une pierre, non pas blanche mais noire, dans l'histoire, si dure et décevante, du Portugal. Elle est dans le prolongement du chemin de croix que les masses laborieuses ont construit à leurs frais dans leur course au mirage.

4. Le Cardinal Cerejeira

Au cours de cette même année 1929 s'opère un autre tournant non moins décisif dans l'histoire de Fatima. Le Cardinal Mendès Belo, Patriarche de Lisbonne, vient à mourir. Il a, en 1917, interdit à son clergé de prendre parti au sujet de Fatima. Sa décision ne lui a sans doute pas été inspirée uniquement par le souci très respectable de ne pas se prononcer à la légère en matière de miracle, mais par la crainte de se voir accusé par le Gouvernement d'alors de provoquer une agitation cléricale contre l'autorité laïque. Il n'en a pas moins été banni de son diocèse. Cette mesure n'a fait que le rendre encore plus circonspect. Rentré dans sa bonne ville de Lisbonne, il a persisté dans sa réserve. Il n'avait d'ailleurs pas à intervenir dans les affaires du nouveau diocèse qui ne dépendait plus directement de lui. Il est mort, nos pieux narrateurs l'avouent avec quelques embarras, sans être jamais allé à Fatima (B.F. 90, 92 n. 1).

Son successeur, le cardinal Cerejeira, s'est comporté d'une façon toute autre. Ce n'est pas seulement parce que la situation générale a singulièrement évolué. C'est parce qu'il est personnel-

lement lié à Salazar. Il a été avec lui au Séminaire, il y a même partagé sa chambre. Il se trouve en communion intellectuelle avec lui, il a foi en sa mission de restaurateur du vieux Portugal. Il va donc favoriser de tout son pouvoir le développement du culte de Fatima.

C'est ce qu'attendait l'évêque da Silva pour dégager les conclusions du procès canonique et se prononcer officiellement sur les évènements de « La Cova ». Par un avis officiel du 13 août 1930, il déclara les apparitions dignes de foi et le culte qui en était issu légitime et louable. (B.F. 96).

Cette décision n'était qu'une formalité assez vaine pour le peuple depuis longtemps habitué à prier en ce lieu, à y entendre la messe, à y communier. Pour lui donner une consécration pratique et solennelle, il fut décidé qu'un pèlerinage grandiose aurait lieu, le 13 mai 1931, sous la présidence du cardinal Cerejeira. Le succès dépassa les prévisions des organisateurs. On avait compté sur 300.000 pèlerins. Il y en eut, dit-on, en chiffre rond, 1 million. Le Portugal fut consacré, ce jour-là, par le Patriarche, à Notre-Dame du Rosaire, plus précisément à son « Cœur Immaculé », souvenir de l'Immaculée-Conception entrevue à Lourdes par Bernadette. (B.F. 103).

Désormais, tous les évêques du Portugal allaient marcher comme un seul homme, à l'appel de leur chef hiérarchique, sous la bannière de Fatima. Une décision particulièrement importante à cet égard fut prise en 1934. Il fut convenu alors que, chaque année, tous se réuniraient en une retraite fermée de 10 jours, près du lieu saint. (B.F. 256). Une auto-suggestion officielle serait ainsi pratiquée en commun dans le milieu le plus propice à son succès. Ainsi les dirigeants seraient eux-mêmes dirigés de leur plein gré par un chef d'orchestre discret, qui, d'un coup de baguette magique, les mettrait tous à l'unisson.

Cette innovation se révéla particulièrement efficace deux ans plus tard, en mai 1936. La péninsule ibérique était alors secouée par une immense rafale qui menaçait de ruiner toutes les vieilles institutions et qui, deux mois après, mit l'Espagne à feu et à sang. Les évêques portugais avaient une peur intense du « Communisme » qui représentait pour eux la somme moderne des erreurs dont le démon se sert pour tromper les pauvres humains et combattre le Royaume de Dieu. Ils jurèrent à leur Vierge que, si elle voulait bien préserver leur pays de ce fléau, ils organiseraient en son honneur un pèlerinage dont l'ampleur dépasserait tout ce qu'elle avait pu voir jusque là et où le Portugal serait consacré à son Cœur Immaculé. Au Carême de l'année suivante 1937, ils publièrent une Lettre collective sur « Le Communisme et quelques graves problèmes de l'heure présente ». Enfin, en 1938, comme le mal semblait définitivement enrayé, ils invitèrent l'ensemble de la nation à un grand pèlerinage qui

eut lieu le 13 mai. Autour du cardinal Cerejeira se trouvèrent assemblés ce jour-là 20 archevêques ou évêques et une foule immense de fidèles, un habitant sur douze, ce qui représenterait en France 3.300.000 pèlerins. L'affluence de 1917 était dépassée de très loin. (B.F. 250-251).

Où donc alors était Lucie ? Elle avait quitté le Portugal. Entrée en juin 1921 à l'asile de Vilar, chez les « Sœurs Dorothée », elle avait exprimé, en 1924, le désir d'être admise dans leur Ordre. L'évêque da Silva était venu alors en grand mystère se renseigner et donner son avis. Quelques mois plus tard, dans l'été de 1925, elle avait été dirigée comme postulante dans une maison que la Congrégation avait ouverte après la Révolution de 1910 à Tuy, en Galice Espagnole. Le 2 octobre 1926, elle avait revêtu l'habit noir des religieuses avec le voile blanc des novices. Le 20 octobre 1928, à 21 ans, elle avait fait ses premiers vœux. Les vœux perpétuels suivirent six ans plus tard, le 3 octobre 1934, devant sa mère, deux de ses sœurs et plusieurs cousines, sous la présidence de l'évêque da Silva. Après quoi, elle fut envoyée à Pontevedra, dans une pension de jeunes filles appelée Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. (B. F. 191-193).

Dans le temps même où sévissait la grande peur du Communisme, l'évêque tint à s'entretenir avec elle. Il lui dit que les révélations dont la Providence l'avait favorisée constituaient comme un dépôt sacré dont elle devait faire bénéficier la Chrétienté dans la mesure où les circonstances le permettaient ou l'exigeaient. Il lui demanda, en conséquence, de mettre par écrit ce qui lui avait été dit par la Vierge et qui, pouvant être divulgué sans inconvénient, était de nature à servir l'intérêt général.

Ayant fait vœu d'obéissance, la jeune sœur se conforma aux instructions reçues. En réponse à la demande du prélat, elle lui envoya une sorte d'histoire intime de ses visions et de sa propre vie, en deux cahiers d'une écriture malhabile, donnant au total 80 pages dactylographiées. Ces textes, nous est-il expliqué, ont été écrits vers 1936-1937 (B.F. 10). Elle y signalait, à chacune des six apparitions de la Vierge, une instruction spéciale reçue d'elle, qui intéressait l'ensemble des croyants. Il y était recommandé de ne plus offenser Dieu, de faire pénitence, de prier pour la conversion des pêcheurs.

Un peu plus tard, l'évêque renouvela sa demande. De graves évènements s'étaient produits. Une autre guerre avait éclaté en 1939. Le Portugal n'y participait pas. En 1940, Salazar consacrait son œuvre de restauration religieuse par la signature d'un nouveau Concordat. On approchait du 25e anniversaire des visions de Fatima, qui devait avoir lieu en 1942. L'épiscopat se proposait de le fêter avec une solennité exceptionnelle. L'évêque da Silva renouvela sa demande auprès de la voyante. Le 8

décembre 1941, elle lui répondit par deux nouveaux cahiers d'un contenu total de 60 pages dactylographiées. La lettre d'envoi disait : « Je crois avoir écrit, Monseigneur, tout ce que Votre Excellence Révérendissime m'a ordonné d'écrire. » (B.F. 11).

Rédigés sur ordre, ces fragments d'autobiographie répondaient excellemment aux vues du demandeur et de l'Episcopat. Ils apportaient des renseignements inédits et même insoupçonnés, qui s'inspiraient de la situation présente plutôt que des souvenirs lointains des visions de « La Cova ».

En voici un qui est rattaché à la 3e vision, à celle du 13 juillet 1917 et qui, à cette date, trois mois avant la Révolution bolcheviste, est un non-sens, mais qui procède visiblement de la fièvre anti-communiste qui a sévi au Portugal après la retraite fermée des évêques de 1934, au cours des années suivantes.

« Si l'on écoute mes demandes, disait la Vierge, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'église. Beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties... Mais enfin, mon Cœur Immaculé triomphera... La Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde. » (B.F. 54).

Voici une toute autre histoire. Dès 1916, vers la fin du printemps, disons en mai ou juin, quand Lucie avait seulement neuf ans, François huit et Jacinte six, nos trois visionnaires gardaient leurs moutons sur une pente du Mont Cabeço. Après le repas frugal de midi et la récitation consécutive du chapelet, ils étaient réfugiés au cours d'une averse dans l'infractuosité d'un rocher, à mi-pente. A peine en sortaient-ils, un vent violent fit soudain apparaître au-dessus de la grotte un jeune homme d'une beauté surhumaine qui leur dit être « l'Ange de la Paix » et qui leur apprit une prière à réciter, front contre terre, à l'adresse de la Sainte Vierge. (B. F. 24-26).

Deux ou trois mois plus tard, disons en juillet ou en août, l'apparition se renouvela et formula des propos analogues. (B. F. 27).

Une troisième fois, en septembre ou octobre, le bel éphèbe revint. Il tenait d'une main une hostie, de l'autre un calice. Il donna l'hostie à Lucie et partagea le calice entre François et Jacinte. Il réitéra ses instructions et, déclinant son identité, il se nomma l'Ange du Portugal ». (B. F. 28).

Nous sommes là devant un nouveau cas que je qualifierai de mythomanie dirigée. La jeune religieuse, maintenant âgée de 34 ans, éprouve une sorte de « délectation morose », comme

dirait un théologien, à contempler cet adolescent merveilleux d'une beauté surhumaine. Son imagination très pauvre le fait apparaître aux mêmes époques et presque dans les mêmes cadres que Notre-Dame du Rosaire.

Détail curieux, les hagiographes de la petite Jacinte nous racontent que, durant sa maladie, elle reçut chez elle, d'une personne amie, une image représentant une hostie et un calice et que cette vue l'impressionna vivement (B.F. 175). Lucie, qui allait très souvent la voir, dut en contempler les détails avec elle et en garder après sa mort un souvenir tenace. De là vient que, dans la reconstitution de son rêve intérieur demandée par l'évêque de Fatima, la vision de l'hostie et du calice s'est jointe à celle du beau messager divin.

Enfin, cet « Ange du Portugal » qui personnifie la « paix » est comme le prototype d'Olivier Salazar, tel que le voient évêques et prêtres et les Sœurs Dorothée du Couvent de Tuy-en-Galice. Son apparition porte la date de 1940-1941 plutôt que celle de 1916.

Aussi le cardinal Cerejeira s'empressa-t-il de notifier la manifestation providentielle aux pèlerins venus à Fatima pour le 25e anniversaire des apparitions (B.F. 24). Leur nombre dépassait tous les records antérieurs. Il en était venu non seulement de tous les coins du Portugal, mais de tous les pays voisins. (B. F. 323-329). A cette occasion, le Pape Pie XII avait même adressé un message spécial à la nation que la Vierge avait honorée de sa visite (B. F. 331-337).

III - LE VATICAN

A l'époque où nous sommes arrivés, le nouveau culte déborde largement son premier horizon. Non seulement il n'est plus circonscrit dans la région de Fatima, mais il dépasse les frontières nationales du Portugal. Il tend à se répandre à travers tout le monde catholique.

Son extension croissante est due à l'intérêt grandissant que lui témoigne le Vatican. Il convient, à cet égard, de regarder un peu en arrière pour nous rendre compte du chemin parcouru.

1. Benoît XV

Déjà Benoît XV avait été, à son insu, l'inspirateur des visions de Lucie par son invitation officielle du 5 mai 1917 à

recourir aux bons offices de la Vierge pour obtenir d'elle la fin de la guerre mondiale.

Il avait pratiquement reconnu l'importance du mouvement de masse qui avait suivi, en rétablissant pour le diriger l'ancien évêché de Leiria.

On peut même dire qu'il avait, d'avance, déterminé le sens de cette direction en nommant le premier titulaire du siège restauré, Monseigneur José Alvès Correia da Silva.

Le culte de Fatima est dans le prolongement de sa pensée, il est conforme à son programme, il apparaît comme une fleur rustique de son pontificat.

La jeune pousse restait, pourtant, trop frêle pour être transplantée, alors, du causse sauvage de Fatima aux jardins artificiels du Vatican. Une telle acclimatation ne pouvait s'opérer qu'après un certain aménagement du terrain. Elle était réservée au Pontificat de Pie XI, qui recueillit, en 1922, la succesion de Benoît XV.

2. *Pie XI*

Le nom pris par le nouveau Pape au jour de son élection marque un retour très net à la tradition de Pie IX, le grand patron du Syllabus et de l'Immaculée-Conception, où, plus précisément, à celle de Pie X, condamnant le modernisme de Loisy et de Tyrrell et mettant sur les autels le Curé d'Ars. C'était une affirmation de piétisme, c'est-à-dire d'anti-intellectualisme, qui ne pouvait que favoriser la dévotion de Notre-Dame du Rosaire de Fatima.

Dès la quatrième année du nouveau pontificat, le premier novembre 1926, le Nonce Apostolique à Lisbonne, Monseigneur Nicotra, se rendait incognito sur le théâtre des apparitions, et se déclarait émerveillé de ce qu'il avait vu. (B. F. 102-103). Après le 13 mai 1928, où eut lieu la pose de la première pierre de la basilique, l'organe du Vatican, l'*Osservatore Romano*, parlait avec ferveur des merveilles opérées en ce lieu (B. F. 104). Six mois plus tard, le 8 novembre, était dédiée au culte une chapelle qui venait d'être adjointe à l'église du Collège portugais de Rome en souvenir des évènements de 1917. Une statue de Notre-Dame de Fatima, faite pour ce lieu même, fut bénie, le 6 décembre, par Pie XI lui-même, qui, dit-on, la contempla longuement avec une tendre dévotion. Le 9 janvier suivant, recevant les élèves du Collège portugais, il en offrit une image à chacun d'eux en leur demandant d'adresser pour lui des prières à leur grande patronne (B. F. 104-105).

Peu à peu, la propagande s'élargit. Le 11 mai 1930, le père Jésuite Louis Gonzague de Fonseca, Portugais d'origine mais domicilié à Rome comme professeur à l'Institut Pontifical Biblique, donna dans cet établissement une grande Conférence avec projections, devant un grand nombre de cardinaux, de diplomates et de hauts dignitaires de la Curie Romaine, sur les prodiges de Fatima. Il contribua ainsi à les faire admettre dans les plus hautes sphères du monde catholique (B. F. 105). Sans doute y avait-il travaillé bien avant cette date. Nous verrons qu'il s'y est beaucoup appliqué dans la suite. L'intervention, en l'occurence, de la grande Internationale noire dont il faisait partie, ne pouvait manquer de jouer un rôle décisif.

Dans ce concours de dévotion à Notre-Dame de Fatima, le Vatican allait en remontrer aux Portugais eux-mêmes. Un collègue de l'évêque de Leiria se montrait encore incrédule et persistait à ne voir dans le nouveau culte qu'une nouvelle superstition. Venu à Rome, en 1931, pour un voyage « ad limina », il en repartit croyant. Il ne pouvait, expliqua-t-il, se montrer plus papiste que le Pape (B. F. 106).

Encouragé par les résultats obtenus. le Père de Fonseca se préoccupa de les étendre. Il publia en portugais un volume sur *Notre-Dame de Fatima* en 1933, un autre sur *Les Merveilles de Fatima* en 1934.

Ce dernier était appelé, par sa nature même. à obtenir une grande diffusion. Mais le portugais n'a qu'un cercle de lecteurs assez réduit. Pour rendre son œuvre plus accessible au monde catholique, notre Jésuite la mit en italien. Sa traduction parut en 1938. Peu de temps après, au début de 1939, Pie XI mourait. Puis, au début de septembre, éclatait la deuxième guerre mondiale que des conflits nationaux avaient graduellement préparée. Ces évènements ne firent que donner plus d'importance encore pour les croyants au récit des merveilles de Fatima.

3. *Pie XII*

Le successeur du Pape défunt héritait de son piétisme. Le nom de Pie XII, qu'il prit au jour de son élection, le 2 mars 1939, suffit à le montrer. Lui aussi devait, de ce seul fait, montrer une grande dévotion à Notre-Dame de Fatima.

Il y fut personnellement déterminé par une circonstance particulière, où d'autres, moins mystiques, n'auraient vu qu'un pur hasard. Il se trouve, et il a été souvent rappelé depuis, que son sacre épiscopal eut lieu au jour et à l'heure même de la dernière vision des trois enfants. Pie XII s'en est-il rendu compte

de lui-même ? Son attention a-t-elle été attirée sur ce point par un familier de la Curie, disons, à titre d'hypothèse vraisemblable par le subtil Jésuite de Fonseca ? Quoi qu'il en soit, une constatation de ce genre avait pour lui une importance exceptionnelle. Pour les gens qui croient que tout dans le monde est harmonieusement réglé par une Providence divine, de telles coïncidences sont révélatrices. Pie XII se jugea voué par le ciel à Notre-Dame de Fatima.

Le déclanchement de la deuxième guerre mondiale allait donner à cette dévotion une force accrue. En de telles crises où se joue le sort du monde, où chacun craint pour son propre avenir, l'on se cramponne à tous les espoirs de survie. La prophétie de Sainte Odile, qui avait surgi en 1917 et annoncé une fin heureuse du conflit, reprenait vie et passait de main en main. Bien plus ferme et plus sûre apparaissait l'intervention de la Vierge que Benoît XV avait proclamée « Reine de la Paix », qui passait pour s'être révélée comme telle au cours de la première guerre, et dont le culte avait été approuvé et recommandé par Pie XI.

Le besoin s'imposait particulièrement chez nous d'avoir un récit des évènements de Fatima qui ne serait pas tributaire de l'Italie, devenue avec Mussolini l'alliée de l'Allemagne d'Hitler. Jusque là, le développement prodigieux de la nouvelle dévotion était presque ignoré en France.

A ce sujet, un prêtre de Toulouse, le chanoine Barthas, déclare tout bonnement : « Il semble que la presse de notre pays ait dressé une sorte de conspiration du silence. » C'est, évidemment, de la « Bonne Presse » qu'il parle. On peut l'en croire, car il la connaît bien. Dans la dévotion à la Vierge, comme en toutes les affaires humaines, il y a des oppositions de nationalismes et aussi des conflits d'intérêts. Fatima était devenue une concurrente redoutable pour Lourdes. Le chanoine Barthas s'est placé sur un tout autre plan. Il a voulu contribuer à faire connaître ce que, dit-il, un Cardinal (sans doute le Patriarche de Lisbonne) appelait « le plus grand fait surnaturel des temps modernes » (B. F. 2).

Il a publié en conséquence, dès 1941, un volume intitulé « *Il était trois petits enfants* » qui était dans le ton et dans l'esprit de la *Légende dorée*. L'année suivante paraissait, sous son nom associé à celui du Père Jésuite de Fonseca, un autre livre d'environ 350 pages, qui s'intitulait : « *Fatima, Merveille inouïe* » C'était une traduction libre, légèrement remaniée et par endroits complétée, avec l'agrément et le concours de l'auteur, du texte de l'édition italienne des *Merveilles de Fatima* de 1938.

Le chanoine n'avait pas entrepris une telle œuvre de lui-même et à lui seul. Il avait été sollicité et sans doute largement aidé par les autorités intéressées. Lui-même déclare dans son Avant-Propos du 10 novembre 1941 qu'il a reçu des encouragements précieux de Monseigneur da Silva (B.F. 2).

D'autres lui sont venus de plus haut, du Cardinal Maglione, Secrétaire d'Etat de Pie XII. Déjà ce haut personnage lui avait envoyé, par lettre du 3 décembre 1941, les compliments, vœux et bénédiction du Pape pour son livre « *Il était trois petits enfants* » (B.F. 348). Il en fit autant et avec une chaleur accrue, par un autre message du 21 juillet 1942, pour le suivant : « *Fatima, merveille inouïe* ». Il y disait : « Le filial hommage que le R. P. da Fonseca et vous-même avez eu à cœur d'offrir à « Sa Sainteté » n'a pas manqué de toucher profondément l'Auguste Pontife. Il a mis trop d'espoir dans la miséricordieuse intercession de la Très Sainte Vierge pour l'apaisement du conflit qui ensanglante le monde.. Il est trop ému de la coïncidence des merveilles de Fatima avec son propre sacre en 1917, pour ne pas agréer avec une particulière reconnaissance ce double témoignage d'une dévotion mariale et pontificale à la fois. Le Saint-Père se plaît à vous féliciter, M. le chanoine, de la version française... que vous avez faite, avec tant de talent que de piété, de l'œuvre si méritante du R.P. G. da Fonseca. » (B. F. 1).

Muni d'une si haute recommandation, à laquelle s'associèrent sans retard de nombreux évêques, l'ouvrage ne pouvait manquer d'obtenir une large diffusion et de susciter maintes imitations et adaptations de forme plus réduite.

Bientôt l'auteur décida d'en donner une édition nouvelle minutieusement revue et considérablement accrue. Lui-même en donne la raison dans un Avant-Propos daté de janvier 1943. C'est que, « à l'occasion des noces d'argent de Fatima, la voyante Lucie et l'autorité religieuse ont consenti à révéler de nombreux détails des apparitions, tenus secrets jusqu'ici... lesquels ont été mis à la disposition du R.P. de Fonseca par Son Excellence Révérendissime ». (B.F. 10-11).

Comme Lucie n'a aujourd'hui que 44 ans et peut livrer encore bien des secrets, comme d'autre part « l'autorité religieuse » de qui elle dépend ne les fait connaître que dans la mesure où elle l'estime utile, et a, par exemple, demandé quelques « réticences » sur certains détails de la prophétie concernant la Russie (B. F. 54), tout n'est pas dit encore sur Fatima et nous pouvons nous attendre à d'autres révélations sensationnelles qui seront publiées au moment le plus opportun et sous la forme qui conviendra aux maîtres du jour.

L'histoire du lieu saint s'enrichit, d'ailleurs, incessamment, de miracles nouveaux de plus en plus variés. Je ne peux songer à en donner ici une revue même sommaire. Mais il en est un qui mérite de retenir toute notre attention. C'est celui dont le Pape régnant a eu le privilège. Il a été notifié à la Chrétienté de la façon la plus solennelle à Fatima même, le 13 octobre 1951. Pie XII avait voulu que le Jubilé de 1950, étendu de Rome au monde entier pour l'année suivante, se terminât au Portugal, le jour anniversaire de la dernière vision des trois enfants, sur le lieu même des apparitions de la Vierge. Il était représenté à la grande finale par un légat « a latere », c'est-à-dire de son entourage immédiat, le Cardinal Tedeschini, archiprêtre de la Basilique Saint-Pierre. Ce haut personnage, parlant à « La Cova », devant une foule innombrable de 800.000 pèlerins, « éperdus de foi » nous est-il dit, leur fit, à propos de la danse du soleil, perçue en ce même lieu, le 13 octobre 1917, par une assistance nombreuse, la révélation suivante, bien propre à satisfaire leur besoin de croire :

« Je vous dirai, mais seulement à titre personnel, que quelqu'un d'autre a vu ce miracle : il l'a vu hors de Fatima ; il l'a vu à distance d'années ; il l'a vu à Rome.

« Le Pape, notre suprême pontife, Pie XII, lui, l'a vu ! Est-ce que cela a été une récompense ? un signe d'approbation du souverain divin pour la définition de l'Assomption ? un témoignage céleste authentifiant la connexion de la merveille de Fatima avec le chef de la vérité et du magistère catholique ? Les trois choses ensemble.

« Il était quatre heures de l'après-midi des journées des 30, 31 octobre et du 1er novembre de l'année passée 1950. C'étaient les mêmes heures de l'Octave du 1er novembre, c'est-à-dire du jour de la définition de Marie montée au ciel. Le Saint-Père se trouvant dans ses jardins du Vatican leva son regard vers le soleil. Et alors se renouvela à ses yeux le prodige de cette vallée et de ce même jour. Le disque du soleil entouré d'un halo, qui pourrait le regarder fixement ? Mais lui put le faire. Pendant ces trois jours, il a pu assister à la vie du soleil sous la main de Marie. Le soleil agité, tout convulsé, transformé en tableau de vie, en spectacle de mouvements célestes, en transmetteur de messages muets, mais éloquents, au vicaire du Christ. Et cela, n'est-ce pas Fatima transportée au Vatican ? N'est-ce pas le Vatican transformé en Fatima ? » (« Monde », 16 octobre 1951).

« Le Vatican transformé en Fatima ! » Belle image d'une vérité profonde. La formule est un peu massive, on pourrait dire en l'occurence, « tudesque ». Une autre Eminence, le Cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, et, à ce titre « primat des

Gaules », qui débuta jadis comme avocat et en qui survit l'esprit de sa profession initiale, semble s'être tout de suite inquiété des interprétations fâcheuses que pouvaient provoquer les paroles du légat. A peine rentré en France, il s'est efforcé d'en atténuer la portée : « Jamais, a-t-il expliqué, le Cardinal Tedeschini n'a dit que le Pape avait vu la Sainte Vierge. Il a seulement dit que le Pape avait vu à trois reprises cette sorte de rotation du soleil que les pèlerins de Fatima avaient tous pu contempler en octobre 1917. » (*Croix de Paris*, 18-10-51).

Mais, Eminence, le fait n'en est que plus grave. Voir la Sainte Vierge n'a rien de choquant. C'est un spectacle doux, reposant et attirant lorsqu'il se présente sous la forme d'une Madone de Raphaël.

Au contraire, voir le soleil « agité, tout convulsé » faire sur lui-même la « rotation » dont vous parlez, est chose grave et inquiétante. Or, c'est bien ce qu'a vu Pie XII.

Le reporter officieux du Vatican, qui, sous le pseudonyme noble et archaïque « Jean d'Hospital » nous renseigne dans *Le Monde* sur cette cité de Dieu, confirme et précise dans le numéro du 23 octobre 1951, sur le ton confidentiel, respectueux et onctueux qui le caractérise, les déclarations du Cardinal Tedeschini :

« Le Pape, dit-il, a bien fait part de ses visions à plusieurs de ses intimes. Au cours des promenades solitaires qu'il effectue chaque après-midi dans ses jardins, il aurait vu, à trois reprises, le soleil déjà sur son déclin, se transformer en un disque d'argent, tourner comme une roue à grande vitesse et projeter dans toutes les directions des faisceaux de lumières coloriées fulgurantes. Répétition exacte du phénomène visuel de Fatima » (*Monde*, 23 10-51).

Puisqu'il s'agit d'une « répétition exacte du phénomène visuel de Fatima », finissons-en avec les circonlocutions timides qui s'arrêtent à mi-chemin. Disons carrément que Pie XII a vu, par trois fois, le soleil exécuter dans le ciel une danse fantastique, puis se précipiter brusquement vers la terre pour s'arrêter soudain en sa chute et revenir à son point de départ.

Que penser de cela ? Il est, d'abord, de première évidence que les choses ne se sont point passées comme le Pape les a vues. Si le soleil avait fait le moindre écart hors de sa voie normale, s'il s'était mis à exécuter une sarabande dans le ciel, la terre dont tous les mouvements se règlent sur les siens, aurait été prise de frénésie. Nous aurions été projetés dans le vide. Nous ne serions plus là pour en discourir.

Faut-il dire, alors, que le Pape a été dupe d'une fantasmogorie hallucinante de projections lumineuses qu'un metteur en scène transcendant aurait disposées dans le ciel pour lui don-

ner l'illusion d'une révolution solaire ? Non, certes ! Ce serait nous figurer Dieu comme un maître d'erreur. Cela répugne à l'idée même que tout le monde se fait de son infinie perfection.

Reste une troisième et dernière hypothèse, très simple et tout-à-fait naturelle. C'est sous la boîte cranienne de Sa Sainteté que s'est déroulée la scène hallucinante. Ce sont les cellules cérébrales de Pie XII qui ont exécuté la sarabande prestigieuse dont s'est ému tout le monde chrétien.

Notez qu'il a vécu en quelque sorte sous pression durant toute l'Année Sainte et surtout dans les trois jours auxquels nous reporte sa vision solaire. Il était alors hanté par l'idée de l'Assomption du corps de la Vierge, proclamée par lui comme un dogme. On ne peut s'étonner que, dans une telle perspective, il ait vu le soleil danser de joie.

Tous les Papes, d'ailleurs, vivent dans un état de forte tension intellectuelle. Considérés par la masse des croyants et se considérant eux-mêmes plus encore comme les intermédiaires attitrés entre Dieu et les hommes, habitués à voir s'agenouiller devant eux les plus hauts représentants du monde catholique, qui viennent solliciter leur approbation, leur direction et leur bénédiction, ils sont sujets à une sorte d'exaltation fièvreuse qui met leur équilibre nerveux à une rude épreuve.

Mon collègue et ami regretté, Albert Maugain, qui fut longtemps doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, aimait à me conter une conversation qu'il avait eue, il y a maintenant un demi-siècle, étant alors étudiant d'italien, avec un parent, cousin, petit-cousin ou arrière petit-cousin du Pape Léon XIII. Il l'interrogeait avec sollicitude sur le grand homme. L'autre lui répondit avec détachement : « Oh ! il est comme tous ses pareils ! Dès qu'ils sont montés sur le Siège de Pierre, ils se prennent pour Dieu le Père. »

Laissez-moi évoquer, en conclusion, un autre souvenir, tout personnel. J'ai eu, moi aussi, une vision. Je ne me rappelle plus, moi, l'heure exacte, ni le jour, pas même le mois, mais seulement l'année. C'était vers le début de 1938. Un livre venait de paraître : *Univers* 1937. Un maître éminent, mon excellent ami Paul Couderc, y expliquait en termes fort clairs, avec chiffres et photographies, à quelle vue générale de l'ensemble des mondes ses multiples observateurs avaient provisoirement et solidairement abouti dans leur sondage incessant de l'Infini. Cette lecture me passionna. Il me sembla que le firmament dont parle la « Genèse » s'ouvrait soudain pour étaler à mes yeux des perspectives immensément lointaines.

La terre entière m'apparut comme une boule minuscule roulant à travers les profondeurs du système solaire, qui règle sa vie et son évolution. Le soleil, avec tout son cortège de planètes, prenait la forme d'une étoile de moyenne grandeur, d'un point lumineux scintillant dans un coin de banlieue du vaste ensemble que nous appelons la « Voie lactée ». Cette « Galaxie » elle-même dont les dimensions vaguement approximatives déconcertent notre imagination, n'était plus qu'une nébuleuse, une petite nuée, parmi des masses d'autres que des télescopes de plus en plus puissants découvrent progressivement à mesure que leur portée s'accroît et se précise, et dont la lumière, parcourant 300.000 kilomètres à la seconde, met pour certaines des centaines de millions d'années à venir jusqu'à nous. C'est l'infini de l'espace dans l'infini du temps.

Dans un tel Univers, il n'y a point de base ni de sommet, de droite ni de gauche, de Cité ni de Palais Royal à notre proportion. Il est enfantin de s'y figurer un monarque trônant au plus haut des cieux, au milieu d'une Cour Angélique de beaux adolescents qui chantent ses louanges et transmettent ses ordres. Enfantin de se représenter un « Fils Unique » siégeant d'abord près de lui, qui, le voyant chagriné par l'inconduite des hommes, s'est fait semblable à nous pour réparer ce mal, naissant d'une femme, mourant sur une croix, puis remontant, avec son corps ressuscité, près de son Père. Enfantin d'imaginer sa Mère imitant son Ascension en une Assomption également physique, pour siéger auprès de lui à la cime de l'Empyrée, d'où elle serait venue se montrer à trois petits enfants de Fatima, sur la pente d'une Cuvette, auprès d'un chêne-vert.

Ce sont là des survivances anachroniques du temps où l'on croyait que la terre est au centre du monde, que le soleil a été fait pour l'éclairer le jour, comme la lune et les étoiles la nuit, que l'homme a été créé pour dominer sur la nature entière et que le Créateur suit avec anxiété son sort aventureux.

Nous sommes dominés par une mythologie aussi vaine et aussi puérile que celle des Grecs et des Romains, des Egyptiens et des Babyloniens, qui n'a point l'excuse d'un passé lointain et d'une ignorance à peu près générale du cours de la nature. Il faut avoir la loyauté de le reconnaître et le courage de le dire. C'est pour éclairer la route et pour la déblayer que j'ai cru devoir opposer aux rêveries de jeunes visionnaires, apostillées par le Vatican, cette étude objective et critique, qui n'a d'autre but que de servir la cause de la vérité historique et du progrès humain.

Le Gérant : Georges Ory

Imp. Leroy, La Ferté-Macé (Orne) Dépôt légal 4e trim. 1954